

André Baillon

Histoire d'une Marie

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par des professionnels de l'enseignement qui sont, par ailleurs, membres du comité éditorial Espace Nord : Françoise Chatelain, Rossano Rosi, Valériane Wiot. Ces derniers vérifient aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Le dossier est richement illustré de documents iconographiques soigneusement choisis en collaboration avec Laurence Boudart, directrice adjointe des Archives & Musée de la Littérature.

Ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**.

Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2018 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © marwulf – Fotolia.com

Mise en page : Charlotte Heymans

André Baillon

Histoire d'une Marie

(roman, n° 118, 2013)

D O S S I E R
P É D A G O G I Q U E

réalisé par Pascale Toussaint

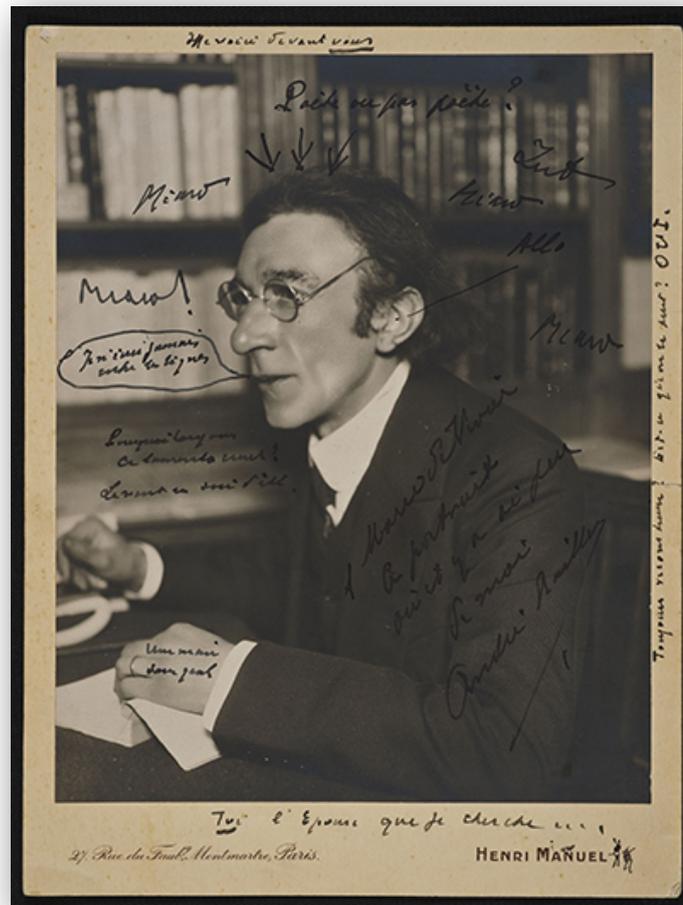


■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

Table des matières

1. L'auteur	5
1.1. Une enfance bousculée	5
1.2. Une adolescence réprimée.....	6
1.3. Les « muses ».....	6
○ Rosine.....	6
○ Marie	7
○ Germaine	8
○ Marie	9
1.4. Le suicide inéluctable.....	10
1.5. Son œuvre principale	10
2. Le contexte de rédaction	10
2.1. Au XIX ^e siècle.....	10
2.2. Au XX ^e siècle	10
2.3. Une œuvre populiste ?.....	11
2.4. Un roman autobiographique	11
3. Le contexte de publication	11
4. Le résumé du livre	12
5. L'analyse	12
5.1. La structure du roman.....	12
5.2. Les thèmes	13
○ De la pauvreté à la prostitution	13
○ L'art et l'écriture	16
○ La folie	17
5.3. Le style de Baillon	17
○ La simplicité	17
○ Le sens aigu de la langue.....	18
○ Le ton	18
○ Les variations de l'énonciation	18
○ L'ironie.....	19
6. Les séquences de cours	20
6.1. Ateliers de lecture et d'écriture	20
○ Le style de Baillon	20
○ Les personnages.....	20
○ Le décor.....	21
○ Le thème de la femme	21
6.2. Préparation de la visite du musée.....	21
○ Visite en éclairneur	21
○ Retour en classe	22
6.3. Visite du musée	22
7. La documentation	23

1. L'auteur



André Baillon vers 1925, photographie avec des inscriptions manuscrites de l'auteur, destinées à Marie de Vivier © Doc. AML

1.1. Une enfance bousculée

André Baillon naît à Anvers le **27 avril 1875**, dans une famille flamande bourgeoise et très catholique. Il est le quatrième enfant. Il voit le jour quelques mois après le décès d'une sœur âgée d'un an. Il est aussi le dernier enfant. Son père meurt un mois jour pour jour après sa naissance. Père qui ne sera pour lui qu'un portrait :

« Il y avait des barreaux forgés aux fenêtres, des tapis sur l'escalier et dans le salon un grand portrait du père [...] ce monsieur sévère, à barbe rousse, une main sur un livre, l'autre sous le gilet, intéressait à peine sa curiosité d'enfant. Il préférerait sa mère, bien qu'elle fût triste et qu'elle toussât depuis toujours¹. »

Sa mère se remarie avec un être singulier qu'André déteste et qu'il est obligé d'appeler « Papa Warlotte ». Un de ses deux frères, Antoine, meurt. André se rapproche de sa mère, qu'il adore. Mais elle décède en 1881. Il a six ans.

¹ André BAILLON, *La Dupe*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1944 (roman inachevé et posthume).

1.2. Une adolescence réprimée

Les deux orphelins sont envoyés en province chez le grand-père paternel. « À Termonde, dans ce trou² ! »

Leur éducation est confiée à la tante Louise, une vieille fille vierge et bigote qu'ils surnommeront « Mademoiselle Autorité ». « Elle portait une robe brune, mal faite, où pas un bouton ne riait³. »

Elle envoie André en pension chez les Jésuites de Turnhout. Il étudiera dorénavant en français. Il y souffre car ses compagnons du collège se moquent de sa laideur et de ses cheveux roux (« Hou ! Hou ! matou roux ! Et sa tête couverte de poux ! »).

C'est en vacances à Anvers, dans la chambre noire de son oncle maternel, Gustave, qu'il découvre avec effroi la sexualité. Il voit pour la première fois des photographies de femmes nues. Il est gêné d'y reconnaître sa tante et la servante. « Quand Tante m'embrassait, elle avait été nue devant mon oncle. La servante qui me servait... Nues ! nues ! péchés ! péchés⁴ ! » Le poids de la religion est bien lourd.

En 1889, André est renvoyé du collège pour indiscipline. Il fait un an chez les Jésuites d'Alost. Mêmes souffrances (« Roux, roux. Vilain roux »). Et il termine ses humanités à Louvain. En sort un jeune homme isolé, replié sur lui-même, déjà embarqué vers la névrose. L'autoritarisme des Jésuites, plutôt que de l'épanouir, a renforcé sa sensibilité et lui a valu ses premières angoisses.

Il a gardé l'accent flamand mais il n'écrit plus qu'en français.

1.3. Les « muses »

Baillon a besoin qu'on l'aime, qu'on l'embrasse et le choie, comme faisait sa mère. Il cherche une « maman » (il surnommera souvent ainsi ses compagnes).

Son premier amour « en rêve » est Louise. Baillon est pauvre, laid, et il a peu à offrir à une jeune fille en fleur. Les femmes l'effraient et cependant l'attirent. Elles joueront un rôle primordial dans sa vie. Quatre femmes, quatre étapes en quête du bonheur. Quel bonheur ?

○ Rosine

En 1893, Baillon entre à l'École polytechnique de Louvain.

D'abord étudiant modèle, il change. Il rencontre Rosine, une prostituée, qu'il vénère : « Tu es ma déesse, ma déesse toute en or, toute en or⁵. » Il brosse les cours et est renvoyé de l'université. Il vit en concubinage avec Rosine, à Liège, où ils tiennent un café.

Lorsqu'il atteint sa majorité, en 1896, il touche enfin sa part de l'héritage parental. D'avoir vécu trop modestement si longtemps, il brûle ses chances. Il séjourne avec Rosine dans l'hôtel le plus chic d'Ostende. Tandis qu'il cherche refuge dans l'écriture, Rosine s'ennuie, voulant toujours davantage, elle va et vient. Lui se console dans les bras d'une autre « poule », il joue et perd au Casino d'Ostende une grande partie de son héritage. Il se jette dans la mer. La marée montante le ramène sur la plage. Il quitte Rosine.

² André BAILLON, *Le Neveu de Mademoiselle Autorité*, Paris, Rieder, 1932.

³ André BAILLON, *La Dupe*, op. cit.

⁴ André BAILLON, *Roseau*, Paris, Rieder, 1932.

⁵ André BAILLON, *La Dupe*, op. cit.

Il demande asile à son frère.

○ Marie



Marie Vandenberghe à vingt-cinq ans environ © Doc. AML

Baillon s'installe à Bruxelles. En 1899, *Le Thyrses*, une revue belge, publie ses premiers contes, puis des poèmes. André hésite entre trouver un emploi ou vivre de sa plume. Il souffre de neurasthénie et a besoin de calme. Il s'éloigne du centre-ville pour emménager en face du cimetière de Forest, qui, à l'époque était un petit village de campagne. Sur la porte de son bureau, une pensée de Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. »

Il lit alors une petite annonce : « Jeune femme blonde, 26 ans, désire trouver ami sérieux, environ 30 ans, pour promenades, les dimanches. » Il y répond : « Madame, je vis seul. Comme vous un ami, je cherche une amie pour me promener le dimanche. »

En 1902, il épouse Marie Vandenberghe. « Une femme robuste, matérielle et maternelle : très bonne, beaucoup de cœur dans beaucoup de poitrine⁶. »

Il multiplie les métiers – du journalisme (*La Dernière Heure*), à l'élevage de poules en Campine – et le couple déménage sans cesse, entre la ville et la campagne.

⁶ André BAILLON, *En sabots*, Liège, Les Lettres belges, 1922.

○ Germaine



Germaine Lievens © Doc. AML

Il ressent un besoin de nouveauté et de nourriture spirituelle. C'est ainsi qu'en 1912, à Bruxelles, il rencontre la pianiste Germaine Lievens. C'est l'antithèse de Marie. « Des yeux qui pensent » (p. 246). Il quitte Marie. La guerre éclate. Il se consacre à l'écriture. Sa neurasthénie s'apaise.

En 1919, il revient chez Marie : « Et certes, il n'avait pas fini d'aimer sa Marie » (p. 258).

En 1920, il s'installe à Paris avec les deux femmes, « dans une maison à sept étages. Germaine au troisième, eux au cinquième⁷ ». Il publie *Moi quelque part*, qui sera rebaptisé *En sabots*, et l'année suivante, *Histoire d'une Marie*.

On voit qu'il reste instable dans ses amours comme dans sa vie professionnelle. Il est incapable de faire des choix. Son état psychologique s'aggrave encore et il est interné régulièrement à la Salpêtrière, à Paris. Sa « folie » imprégnera *Délires*, *Un homme si simple*, *Chalet 1* et *Le Perce-Oreille du Luxembourg*.

En 1923, il s'installe avec ses douze chats dans une maisonnette à Marly-le-Roi, à côté d'une forêt.

⁷ Marie de Vivier.



André Baillon et Ami-Chat⁸ à Marly-Le-Roi © Doc. AML

○ Marie

En 1930, il entretient une nouvelle liaison, d'abord épistolaire, puis réelle mais orageuse, avec une jeune poétesse, Marie.



Marie de Vivier en 1930 © Doc. AML

⁸ C'était le chat préféré de Baillon. L'écrivain voulut que le crâne de son favori reposât à côté de son corps dans la tombe.

1.4. Le suicide inéluctable

Vivre lucidement sa « folie », en se déchirant entre Marie, Germaine et Marie de Vivier, n'est plus supportable.

Après avoir tenté plusieurs fois, tout au long de sa vie, de se suicider, il finit par y arriver, le **10 avril 1932**. Il meurt, après s'être entouré de fleurs. Il avait cinquante-sept ans.

1.5. Son œuvre principale

- *Histoire d'une Marie*, Paris, Rieder, 1921 [rééd. Espace Nord, n° 118, 2013].
- *En sabots*, Paris, Rieder, 1922.
- *Zonzon Pépette, fille de Londres*, Paris, J. Ferenczi et fils, 1923.
- *Par fil spécial*, Paris, Rieder, 1924 [rééd. Espace Nord, n° 102, 1995].
- *Un homme si simple*, Paris, Rieder, 1925 [rééd. Espace Nord, n° 180, 2002].
- *Chalet I*, Paris, Rieder, 1926 [rééd. Espace Nord, n° 168, 2001].
- *Délires*, Paris, À la jeune parque, 1927 [rééd. Espace Nord, n° 306, 2010].
- *Le Perce-Oreille du Luxembourg*, Paris, Rieder, 1928 [rééd. Espace Nord, n° 12, 2012].
- *Le Neveu de Mademoiselle Autorité*, Paris, Rieder, 1930.
- *Roseau*, Paris, Rieder, 1932.
- *La Dupe*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1944.
- *Le Chien-chien à sa mémère*, nouvelles, Bordeaux, éditions Finitude, 2003.

2. Le contexte de rédaction

2.1. Au XIX^e siècle

Les Frères Goncourt publièrent en 1865 *Germinie Lacerteux*, l'histoire d'une jeune fille qui « tombe du rêve sur le pavé », Léon Bloy *La Femme pauvre* (1897), Octave Mirbeau *Journal d'une femme de chambre* (1900). Ce thème était à la mode chez les écrivains français de l'époque, et ce jusqu'au début du XX^e siècle. Baillon s'en est certainement nourri.

En Belgique, la littérature s'inspire souvent de la vie de tous les jours. Maurice Maeterlinck écrivit dans *Le Trésor des humbles*, en 1896 : « Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures. »

2.2. Au XX^e siècle

Baillon puise sa matière dans la vie quotidienne des gens du peuple et il n'est pas le seul.

C'est à cette forme de tragique quotidien, à ces « humbles » que s'intéressent aussi beaucoup d'écrivains belges, de peintres et de sculpteurs de l'époque. Pensons à Léon Frédéric ou à Constantin Meunier.

Cette tendance réaliste se retrouve en France avec une intention plus politique. Les Belges, auxquels on pourrait évidemment joindre Georges Simenon, ne cherchent pas à s'apitoyer sur les conditions de vie du peuple mais plutôt à nous faire partager l'intimité de leurs personnages. « J'ai toujours été curieux de l'homme et de la différence entre l'homme habillé et l'homme nu. L'homme tel qu'il est lui-même, et l'homme tel qu'il se montre en public, et même tel qu'il se regarde dans la glace. Tous mes romans, toute ma vie n'ont été qu'une recherche de l'homme nu » (Simenon).

2.3. Une œuvre populiste ?

Les historiens de la littérature ont longtemps inscrit, dans la veine « populiste », André Baillon, Neel Doff, Robert Vivier et Madeleine Bourdouxhe. Tous dépeignent la vie des « petites gens ». Tous s'intéressent aux « humbles ».

Histoire d'une Marie (1921), comme *Zonzon Pépette, fille de Londres* (1923), a fait longtemps classer Baillon parmi les écrivains populistes, au même titre que Neel Doff, en raison notamment des thématiques développées comme la pauvreté, la prostitution, etc. Mais c'est sous-estimer l'originalité de son style, particulièrement de sa syntaxe. Son langage, son « phrasé » et son rythme, presque névrotiques, sont en effet très modernes.

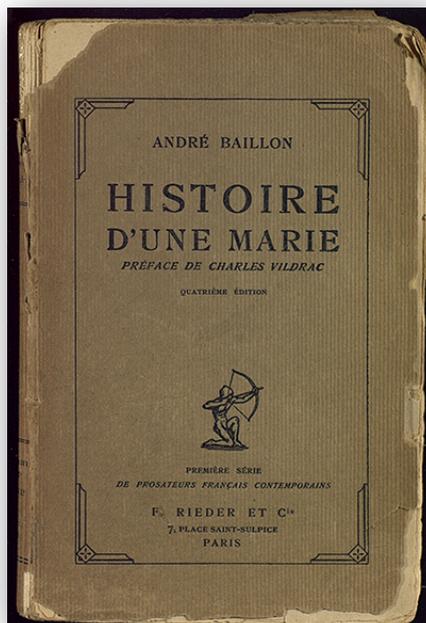
Donc, Baillon se révèle plutôt « inclassable ».

2.4. Un roman autobiographique

André Baillon choisit la littérature – l'autofiction – pour se faire comprendre et aimer, malgré sa maladie. Dans *Histoire d'une Marie*, on y retrouve ses femmes, Marie et Germaine, et ses difficultés existentielles.

3. Le contexte de publication

Lorsqu'il entame la rédaction d'*Histoire d'une Marie*, en 1915, Baillon vit déjà avec Germaine. Le roman sort à Paris et c'est un succès. Il est traduit en sept langues, avant 1930 ! Ensuite, le livre sera oublié jusqu'en 1997 : il est réédité pour la première fois en poche, dans la collection Espace Nord, chez Labor. Il connaît malheureusement un succès bien moindre (douze fois moins) que *La Femme de Gilles* de Madeleine Bourdouxhe. L'auteur a peut-être été victime de sa légende. En effet, son internement a créé et entretenu une sorte de « légende d'André Baillon », celle de l'« écrivain maudit », ce qui a eu de grandes répercussions sur son œuvre et sa réception.



Couverture de la première édition d'*Histoire d'une Marie* (1921) © Doc. AML

4. Le résumé du livre

« La pauvreté est plus longue que trois rues » (p. 11). La petite Marie habite à trois rues de la plage et n'a jamais vu la mer... Sa famille est pauvre. Un voisin, Hector, abuse d'elle et, pour cacher sa grossesse à ses parents, elle s'enfuit et gagne Bruxelles. Un vieux bourgeois, « Monsieur », l'engage. De servante, elle devient sa maîtresse. L'enfant vient au monde, une petite Yvonne qui meurt presque aussitôt et plonge sa mère dans le désespoir. Elle rencontre un étranger, Vladimir. Il l'invite dans des lieux de fête mal famés. Elle est ébahie. Nous, lecteur, devinons cependant, bien avant Marie, quel genre d'homme c'est. « Les femmes ne sont pas faites pour travailler » (p. 54), dit-il. « Celles qui sont riches » (p. 54), répond Marie. Il ment. Mais Marie se prend à rêver... Sa naïveté fait mal. Vladimir l'emmène à Londres qu'elle découvre avec émerveillement et étonnement. Elle qui, enfant, ne connaissait que ses « trois rues ».

Il l'oblige alors à se prostituer. Elle finit par s'enfuir, rentre à Bruxelles, travaille en maison close, où elle rencontre un homme riche, François, qui la sauve de la honte. Cette sécurité est éphémère : en effet, le bienfaiteur décède, son frère refuse de partager avec elle l'héritage et elle se retrouve sans le sou. Elle devient lingère.

C'est alors que, par le biais d'une petite annonce, elle fait la connaissance d'Henry Boulant, un écrivain à la drôle de tête, un « raté », avec qui elle se retire à la campagne... Cette période tranquille ne dure pourtant pas. Ils ont la bougeotte, ils vont et viennent entre la ville et la Campine.

Henri la pousse à se prostituer, comme ont fait les autres : « Si tu... si nous essayons, Marie ? » (p. 218). Il fait le journaliste sans grande conviction, frustré de ne pas assumer l'artiste qu'il sent mûrir en lui. Germaine pourrait l'y aider et c'est pourquoi il abandonne Marie pour cette pianiste, une artiste comme lui, qui l'aime et le comprend. Il peut enfin devenir un « vrai créateur ». On voit la coïncidence exacte entre le récit et la vie de Baillon.

5. L'analyse

Nous aborderons la structure du roman, quelques thèmes et le style de Baillon.

5.1. La structure du roman

Le roman se divise en deux parties qui ne sont pas simplement juxtaposées mais construites en parallèle. Par exemple, toutes deux démarrent par la description de la chambre à coucher (voir plus bas, au point 6. La séquence de cours).

La première partie (dix-huit chapitres) relate la vie de Marie. « Cœur simple », elle est généreuse, naïve, donc elle sera soumise.

La deuxième partie comportant seize chapitres pourrait s'appeler l'*Histoire d'un Henry*. Celui-ci devient le centre du récit. On comprend à la fin qu'il est le narrateur de l'entièreté du récit. Baillon s'y déshabille, dans le sens où l'entendait Simenon⁹. « Tout comprendre, pour tout pardonner », disait Baillon.

⁹ Cf. *supra*.

5.2. Les thèmes

Parmi les nombreux thèmes présents dans le roman, nous avons choisi, pour Marie, les thèmes de la **pauvreté** et de la **prostitution**. Pour Henry, les thèmes de l'**art** et de l'**écriture** ainsi que de la **folie**.

○ De la pauvreté à la prostitution

Nous sommes frappés par la similitude de thèmes dans les deux romans autobiographiques, *Histoire d'une Marie* et *Keetje trottin*¹⁰, publiés tous les deux en 1921, l'un par un homme, l'autre par une femme : la pauvreté qui, lorsqu'elle était vécue par une femme, amenait presque inévitablement à la prostitution.

Commençons par mesurer la **pauvreté** dans *Histoire d'une Marie*.

« [À] trois rues de la plage. Grands frères et jeune sœur, Marie les soignait, depuis la cadette dont il fallait encore laver les langes, jusqu'aux tartines des plus grands qui allaient déjà en métier. Mère n'avait pas le temps, trop occupée à soigner le ménage des autres, pour soutenir celui des siens. Le père se contentait de les avoir faits.

Pas seulement les trois rues qui éloignaient Marie de la plage. La pauvreté est plus longue que trois rues. Marie n'avait pas aperçu deux fois la mer. La mer était là, derrière la digue, pour les étrangers. [...]

Ce que les riches appelaient la "saison" devenait pour Marie plus de besoin, quelquefois une tranche de viande » (pp. 10-11).

« La pauvreté est plus longue que trois rues », dit Baillon. La simplicité et la concision de cette phrase soulignent la réalité de la misère. Nous reviendrons plus loin sur le style de Baillon.

Neel Doff préfère montrer par des anecdotes la misère de la famille nombreuse de Keetje :

« Nous étions dans la joie : mon père nous avait acheté à chacun une paire de bottines, en cuir gros et gras, et de deux numéros trop grandes, pour la croissance. [...]

En rentrant chez nous, je suis de malaise. J'ôtai mes bottines ; mes deux talons étaient écorchés. Mais quoi ! elles me dureraient trois années, avait dit la femme : alors, la peau des talons, qu'est-ce que cela fait¹¹ ? »

Le plancher est humide, les murs suintent, on a peu à manger, on fait durer les chaussures. Les enfants se persuadent que, même trop grandes, des chaussures, c'est mieux que des sabots. Les gens se moquent des sabots. Notons que le regard de l'autre est important. Et que c'est à partir du regard de l'autre que Keetje fondera sa propre identité et s'en sortira un jour.

Donc les enfants se débrouillent pour survivre :

Keetje travaille comme trottin. Une « trottin, c'est une ouvrière qui fait les courses :

« Je dois être là à huit heures du matin. J'aurai soixante cents par semaine, une tartine à midi, et j'aurai fini à quatre heures. Huhu ! ce n'est pas si mal pour commencer : j'ai déjà douze ans, c'est vrai...¹² »

Marie remplace sa mère et s'occupe de la maison, de ses frères et sœurs. Et du père !

¹⁰ Après *Keetje* et *Jours de famine et de détresse*, *Keetje trottin* clot la trilogie autobiographique de Neel Doff, véritable « symphonie de la faim » revenant sur les années d'adolescence honteuse du personnage qui doit se prostituer pour qu'elle et les siens puissent survivre.

¹¹ Neel DOFF, *Keetje trottin*, Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord », n° 156, 1999, p. 25.

¹² *Ibid.*, p. 38.

Dans les familles pauvres, le père de famille boit : « Et saoul, le soir, il ramenait, en fin de compte, ses vomissures » (p. 11). On se croirait dans Zola.

Même situation pour Keetje :

« [J]e fais les commissions, j'ôte les poussières chez les étudiants et je pèle les pommes et les poires... je mange les pelures... Puis l'autre jour, le patron m'a appelée dans la cave au charbon... il m'a fait très mal... Il a encore essayé de m'y faire venir ; comme je ne voulais pas, il m'a tirée, mais je lui ai mordu les poings. J'ai encore pleuré et tremblé, mais il n'a pu me faire venir... [...] Puis chez nous, Wouter, comme mon père boit toujours... nous ne pouvons payer le boutiquier, ni le propriétaire, et... nous n'avons pas toujours à manger¹³. »

Les fillettes travaillent et elles sont la proie des hommes, surtout quand ils sont les patrons.

Keetje, ici, a douze ans :

« Je divaguais ainsi quand le patron vint dans la cuisine. Il en fit le tour, me regarda et entra dans la cave aux charbons.
– Keetje, viens donc ici.
Je me levai et y allai.
Il m'empoigna, me colla au mur, colla sa bouche sur la mienne, fouilla de sa main libre entre mes jambes. Il eut deux ou trois soubresauts, puis me lâcha et remonta l'escalier¹⁴. »

La littérature, depuis la Renaissance – rappelons-nous Ronsard – compare la beauté et la fragilité de la jeune femme à celles des fleurs. Voici deux extraits où Keetje et Marie sont toutes deux comparées à des fleurs, qu'il suffit à l'homme de « cueillir ».

La petite Yvonne vient de mourir. Marie parle à Monsieur d'Hector, le père d'Yvonne :

« – À votre santé, Marie.
– À la vôtre, Monsieur.
D'ailleurs, elle n'avait pas que des souvenirs tristes : ainsi la première lettre d'Hector : il la comparait à une fleur :
– Une fleur, Marie ?
– Je vous l'assure, une rose.
– Parce que vous sentiez bon ?
– Je ne sais pas, Monsieur.
– Dites donc, Marie. Hector, hé ! hé ! qu'est-ce qu'il faisait dans votre chambre » (p. 47).

Keetje :

« [I]l se jeta sur moi de tout son long ; il était nu. Je ne pus crier ; il avait collé sa bouche contre la mienne. De ses deux mains, il travailla sous moi pour écarter mes jambes, puis... Oh ! comme s'il me défonçait... [...]
Il me délivra. Il se regarda.
– Tiens, fit-il, à peine éclos, la rose est cueillie... »

¹³ *Ibid.*, pp. 111-112.

¹⁴ *Ibid.*, p. 87.

| Il rit¹⁵. »

Il s'agit d'un viol : « À peine éclore, la rose est cueillie. » C'est la fin du roman et elle est terrible : ce viol est une métonymie de ce qui attend Keetje : elle se prostituera bientôt¹⁶.

Marie quitte Monsieur parce qu'elle a rencontré Vladimir. Vladimir l'obligera à se prostituer.

On en arrive ainsi au thème de la **prostitution**.

À dix ans, Keetje observe des putains :

« Pour aller chez mon père [...] le Zeedyk, où je voyais, sur les perrons des estaminets, des femmes en crinoline, décolletées, fumant des pipes [...]. Les garçons autour de moi disaient que c'étaient des putains¹⁷. »

La narratrice répète le mot « putain » à la fin de chaque paragraphe, en tout quatre fois. Elle ne savait pas, à dix ans, ce que ces femmes faisaient. C'est pour cela qu'elle répète, comme pour mieux le cerner, le mot qu'utilisent pour les désigner les garçons, ensuite les femmes « bien », les cochers et les colporteuses. Elle ne comprendra que plus tard que c'est quelque chose d'« illicite mais dont les hommes usent ».

En visite chez des prostituées, à qui elle livre des chapeaux, Keetje est surprise par la gentillesse et la classe de ces dames, qui lui prédisent un avenir semblable : « Encore deux ou trois ans et elle sera exquise¹⁸. »

De même, Marie découvre et observe les prostituées dans les rues de Londres : « [C]es dames tiennent le trottoir, cent pas pour aller, demi-tour, cent pas pour revenir » (p. 70).

Vladimir la pousse :

« – Tu devrais essayer.

– Moi ? » (p. 71)

Marie hésite à se prostituer :

« [S]'isoler avec un étranger qui vous veut en chemise, nue peut-être, puis avec un autre, quatre ou cinq dans la soirée. Si, du moins, on prenait le temps de se connaître ou de s'étourdir, comme le premier soir avec Monsieur ; mais si vite, cela n'est pas convenable » (p. 72).

Pourtant elle le fera pour Vladimir, par amour pour Vladimir.

Baillon décrit les premiers pas de Marie sur le trottoir :

« Bonne chance et l'on va ! [...] »

[O]n est gauche, parce qu'on n'a pas l'habitude et que l'on est bien seule, exposée sur ce trottoir. [...]

Mets du feu dans tes yeux, Marie, du sourire à tes lèvres. Pour qu'ils te prennent, il faut qu'ils te sachent ardente et gaie. Aguiche leur luxure au long de ta cheville. Joue de la croupe, qu'ils la souhaitent nue, avoue tes seins, que leurs doigts désirent ; révèle ta hanche, qu'ils en bavent » (pp. 74-75).

Jusqu'au jour où elle franchit le pas. Marie reçoit son premier client, puis beaucoup d'autres. Elle sait que, moralement, elle ne devrait pas se prostituer, mais elle sait aussi, pour avoir vu sa mère, qu'elle est soumise à l'homme. Et puis, Marie est bonne : « Prends les hommes tels qu'ils

¹⁵ *Ibid.*, pp. 155-156.

¹⁶ *Cf.* le livre *Keetje*.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 30-31.

¹⁸ *Ibid.*, p. 82.

sont, largement égoïstes, accrochés à la femme dès avant leur naissance : le ventre d'abord, après, ses mamelles ; plus tard, son sang, ses bras, ses yeux, et, toujours, à s'en crever le ventre » (p. 86).

D'abord, elle arpente le trottoir à Londres.

Plus tard, après avoir quitté Vladimir, elle travaillera à Bruxelles, dans une maison close. Là, on l'appellera « Blanche ». Là, elle aura un peu de bonheur : il y fait chaud, on y mange de la viande deux fois par jour « parce qu'il faut de la force », on y boit un verre de vin le dimanche, les compagnes sont bonnes et l'aiment bien, « on lit, on fume, on cause : ce sont les hommes qui se dérangent » (p. 110), et il y a un règlement : « Toute sa vie, faute de savoir, on a fait des bêtises, maintenant on sait : on a sa morale » (p. 110).

Des hommes lui disent pourtant qu'elle n'est pas faite pour cette vie. Jusqu'au jour où elle avoue à François qu'« une autre vie serait quand même préférable » (p. 117). Il la sort du milieu.

De même, après des années de prostitution, racontées dans *Keetje*, la protagoniste, par son mariage, en sort également.

On a dit de l'écriture de Doff que c'est une « écriture blanche » liée à l'esthétique prolétarienne à laquelle elle se rattache. Il n'empêche que son témoignage est sincère et qu'il nous sensibilise, voire nous bouleverse, autant que celui de Baillon.

Ces thèmes de la pauvreté et de la prostitution nous interpellent d'autant plus que nous savons que la prostitution reste actuellement encore la concrétisation de la misère. Ces femmes auraient pu être nos arrière-grands-mères.

Il est étonnant que ces deux auteurs en parlent si librement alors qu'aujourd'hui, le sujet est plutôt tabou. Et tous deux en parlent avec empathie et tendresse. Relisons le texte de Henri Heine que Baillon cite en exergue au roman : « Et même le vice n'est pas toujours le vice : j'ai vu des femmes, sur les joues desquelles le vice était peint en rouge, et dans le cœur habitait la pureté du ciel » (p. 5).

Pour conclure, on voit que ce sont les hommes qui décident de la vie des femmes pauvres de l'époque. C'est par eux, à cause d'eux ou grâce à eux, qu'elles deviennent putains ou qu'elles s'en échappent. De toutes les façons, elles sont soumises et leur destin appartient aux hommes.

○ L'art et l'écriture

Henry, comme Baillon, met l'art au dessus de tout : « L'art... tout sacrifier à l'art !... » (p. 159). Or, il n'est encore qu'un « écrivillon » : il est payé à la page, comme clerc.

Il souffre, frustré de ne pas écrire une œuvre plus grande : « On porte en soi des rêves, des mots, des idées » (p. 152).

Il essaye et s'épuise : « Oui, mais la phrase qui hésite ! Les mots sont des oiseaux qui n'éclosent pas comme des poules au bout de trois semaines. Il faut des mois, il faut des ans, il faut pour les couvrir la poitrine tiède de la douleur... ou peut-être le chaud de la joie... ou peut-être... On a vingt-cinq ans, on ne sait pas, on cherche » (p. 153).

Il voit dans sa bibliothèque ceux qui ont réussi, ceux qui ont écrit leur œuvre. « Pas moi !... Pas moi !... » (p. 153).

En attendant, il tâtera du journalisme. C'est tout de même écrire : « Écrire, c'est composer des livres pour plus tard... » (p. 144).

Et quand il s'y mettra pour de bon, « plus tard », avec Germaine : « Il y aurait un chapitre : il serait court... On y parlerait de Marie. À la première page, on lirait “Marie coud des chemises...” Marie, ce serait toi » (p. 275).

Ainsi, dans le chapitre XVI, le dernier, Baillon se dédouble d'Henry et s'adresse à la première personne à Marie : « Je ne dis pas... » Les derniers mots du livre sont : « Il dirait : “Maman, j'ai fini. Voici mon livre...” D'abord, tu regarderais la couverture... Tu lirais : “*Histoire d'une Marie...*” » (p. 279).

Pourtant, le roman est dédié à Germaine Lievens (p. 4)¹⁹ !

Baillon, jusqu'au bout, ne sachant choisir, se voue à toutes ses femmes. C'est là son drame.

○ La folie

Henry Boulant ne sait pas choisir. Ni affectivement ni professionnellement. Il est malade : « Comme une barre qu'il sentait dans le cerveau : quelque chose de dur qui ne voulait pas se déplier et l'empêchait de réfléchir » (p. 163).

Les médecins disent à Marie : « Rassurez-vous, il n'est pas encore fou » (p. 164).

Un jour, un docteur reconnaît sa maladie : Henry est neurasthénique. Il est « très joyeux » de l'apprendre. En effet, selon certains médecins, les symptômes dépressifs sont liés à la création littéraire²⁰.

La lecture des œuvres dites « de la folie » éclairerait davantage ce thème.

5.3. Le style de Baillon

« Ne pas décrire, faire voir. Souvent, un mot suffit²¹. »

Dominant chez lui une simplicité, un sens aigu de la langue, un ton particulier, des variations très modernes dans l'énonciation et un humour parfois grinçant qui en font un écrivain unique.

○ La simplicité

Par exemple, Baillon écrit simplement, de manière directe, expressive, percutante et concise : « Il sifflait ses “s” comme une machine sa vapeur » (p. 174). Et le personnage de l'échevin, qui célèbre le mariage, est campé : c'est un fonctionnaire ridicule !

De même lorsqu'il décrit les beaux-parents : « Ah ! Ah ! Un beau-père, une belle-mère, comme dans un vaudeville » (p. 173).

Notons aussi chez Baillon une ponctuation abondante, qui ajoute à l'expressivité du propos.

¹⁹ Cf. *supra*.

²⁰ Samuel Auguste TISSOT, *De la santé des gens de lettres*, Lausanne, François Grasset & Compagnie, 1767.

²¹ André BAILLON, « Traité de littérature », in *Le Thyrses*, 18, 1921, pp. 130-132.

○ Le sens aigu de la langue

Cette façon de dire, de faire « voir les choses » : « Il y avait un second oreiller et sur cet oreiller dormait une barbe » (p. 47).

Et plus loin : « Et cette barbe parlait » (p. 48).

Cette métonymie est « parlante » !

Baillon nous décrit autrement ce que l'on connaît si bien, les choses familières prennent un aspect nouveau, celui du « jamais vu comme ça », et l'on est surpris :

« Discuter, cela signifie se créer des raisons nouvelles, battre du tambour, sonner du tocsin pour qu'il en vienne d'autres, réveiller celle-ci, à celle-là mettre des bottes et toutes à la fois par masses, ou une à une en estafette, les envoyer contre l'adversaire » (p. 167).

Images et métaphores se succèdent, toujours originales.

○ Le ton

Baillon réussit à imposer le ton de la naïveté à ce récit autobiographique, notamment par le biais de ses personnages : « Comme en Dieu, comme en la Vierge, Henry croyait aux saints » (p. 208).

Autre exemple :

« – Madame, si nous nous s'asseyions un peu ?
Ils furent ainsi l'homme et la femme sur un banc » (p. 263).

○ Les variations de l'énonciation

Si le roman, dans son ensemble, est à la troisième personne – le narrateur omniscient (jusqu'à l'avant-dernier chapitre) parlant de Marie ou d'Henry –, nous trouvons dans l'énonciation quelques variantes propres à Baillon. Il peut dès lors être qualifié de « précurseur » et de « moderne ».

▪ « Je »

Deux fois dans le dernier chapitre²².

▪ « Tu »

Dans certains passages où le narrateur parle à Marie, avec tendresse et compassion, et dans le dernier chapitre²³. On pense à Flaubert et à ce qu'il aurait dit un jour : « Madame Bovary, c'est moi. » Idem ici !

▪ « Vous »

« Il passait dans la rue un jeune homme. Et pas seulement aujourd'hui, mais hier, avant-hier et, sans doute, demain. Que fait dans la rue, tous les jours, ce jeune homme ? De loin, dès qu'il vous reconnaît... Un jour, il vient à vous... [...] Vous songez à votre belle robe qui serait bien plus belle au bras d'un cavalier ? [...] Et votre bonheur aussi, comme il gazouille, timide au fond de votre cœur, comme il monte à votre bouche, comme il sort par vos lèvres, et cela fait un baiser » (pp. 51-53).

²² Cf. *supra*.

²³ Cf. *supra*.

Ce « vous » permet au lecteur de s'identifier. C'est comme ça quand Marie rencontre un homme, c'est comme ça quand « vous rencontrez un homme », c'est comme ça quand n'importe quelle femme rencontre un homme. Marie croit innocemment au bonheur, comme « vous », à « votre » bonheur.

▪ « On »

Ailleurs, Baillon passe de la forme personnelle : « Fais comme ta mère, Marie » à ce « on » impersonnel qu'on retrouve tout au long du livre et de l'œuvre de Baillon : « On a son petit homme parce qu'il faut un petit homme » (p. 86) ; « On devient sérieuse » (p. 112) ; « On devient indulgente » (p. 116) ; « On dit : “Je n'ai pas honte !” » ; on affirme : “Je ne suis pas malheureuse” » (p. 117).

Ainsi Baillon passe du cas unique de Marie au problème universel de la condition des femmes. Et quelle est la condition des femmes ? À cette époque-là encore, les femmes acceptent, elles doivent accepter, de subir ce que leur imposent les hommes. Notamment l'idée que : « À la femme, le travail. » Tandis que l'homme, lui...

○ L'ironie

Et quelle ironie, parfois si amère :

« La fenêtre [de sa chambre] la plus grande s'ouvrait sur [...] un cimetière. [...] Les tombes sont lourdes. [...] Elles ont la forme de presse-papier : on dirait aussi d'autres pressoirs, des pressoirs à morts, et ce qui dévale est peut-être du jus. Cela n'a pas d'importance : le jus des morts fait pousser les arbres » (pp. 137-138).

Baillon, en décrivant Henry, se décrit lui-même. Ironie directe, qui fait penser évidemment à l'auto-ironie d'un Flaubert :

« Ses cheveux sur ses oreilles pendaient comme des oreilles tristes de caniche. Vraiment un drôle de petit bonhomme » (p. 148).

On peut même parler d'humour, certaines scènes étant franchement très drôles :

« Henry Boulant se mariait. Quand on se marie, plus jamais on n'ouvrira la fenêtre de sa chambre où vont les corbillards. On est son propre corbillard.

Il passa des hommes, des hommes d'ici qui le connaissaient maintenant :

– Toutes mes félicitations, Monsieur Boulant...

Mais non, mais non : on ne félicite pas M. Boulant qui fait comme tout le monde. [...]

Et pourquoi ne commençait-on pas? L'échevin, on attendait l'échevin ! Ah oui, le grand personnage qui a son mot à dire quand on agit comme tout le monde. Il n'en voyait pour l'instant qu'un fauteuil, un fauteuil très vaste, aux dimensions de ce personnage. [...]

Il y eut, comme le mariage dans le Code, dans le fauteuil un gros derrière. Il appela :

– Henry Boulant.

Comme c'est curieux ! Jamais, il n'avait vu de si près une noce et voilà, la première, c'était lui. Il fit ce que l'on doit. Il s'approcha, il se tint debout, il écouta l'échevin lire quelque chose hors d'un livre :

– Henry Boulant, consentez-vous ?

Évidemment puisqu'il était là » (pp. 173-175).

C'est sur cette note amusante que nous terminerons notre rencontre d'André Baillon. L'humour est peut-être la meilleure chose à retenir de ce grand auteur, plutôt que sa mélancolie. On aime qui nous fait rire. Donc on aime la compagnie de Baillon. Et n'est-ce pas tout ce qu'il voulait ? Se faire aimer...

6. Les séquences de cours

Objet : faisant suite à la lecture de l'intégralité du roman, construction d'un parcours varié (oral/écrit) en vue de faire une visite littéraire animée par les élèves de la classe du

Musée Fin-de-Siècle

rue de la Régence 3 à 1000 Bruxelles

+32 2 508 32 11

www.fin-de-siecle-museum.be

Alternative : si la visite est impossible, on peut projeter des reproductions de peintures en classe

6.1. Ateliers de lecture et d'écriture

Objectifs :

mieux cerner le texte *Histoire d'une Marie* (style – personnages – décor – thème) à travers divers exercices écrits et/ou oraux.

○ Le style de Baillon

Diviser la classe en cinq groupes. Répartir les cinq caractéristiques du style original de Baillon détaillées dans le point 5.3. (la simplicité, le sens aigu de la langue, le ton, les variations de l'énonciation, l'ironie).

Demander à chaque groupe de rechercher, dans le roman, d'autres exemples pour illustrer la caractéristique reçue.

Faire présenter oralement les exemples façon « puzzle » et demander à la classe de deviner chaque fois quelle caractéristique est illustrée.

○ Les personnages

Par deux, imaginer un dialogue entre Marie et Germaine, où elles parleraient chacune de leur vie, de leur amour et de ce qu'elles ont à donner à Henry, dialogue qui se situerait à la fin de l'histoire (exercice oral et/ou écrit).

Présenter le résultat devant la classe.

○ Le décor

La chambre

Avec toute la classe, relire chacune des descriptions de la chambre : celle de Marie (p. 7) et celle d'Henry (pp. 137-138).

Faire le lien entre le lieu et le personnage, afin de confirmer l'idée communément admise : « Dis-moi où tu vis et je te dirai qui tu es. »

Autre exemple : lire le début du *Père Goriot* de Balzac comprenant la description de la maison Vauquer, puis celle de Madame Vauquer, sa propriétaire, qui s'y inscrit, qui y « colle » tellement bien.

Pour s'assurer d'avoir compris ce lien, faire décrire à chacun sa chambre et, de la même manière, lier son lieu intime à sa personnalité.

La ville et la campagne

Relire les pages où Baillon oppose la ville à la campagne (pp. 190-192).

Imaginer un dialogue entre Henry et Marie, où chacun défendrait son point de vue par rapport à l'une ou l'autre (exercice oral et/ou écrit).

○ Le thème de la femme

Activité 1

Comparer le personnage de Marie avec d'autres personnages féminins pour bien comprendre ce qu'impliquait être une femme à l'époque :

- dans la **littérature française** : distinguer les « bourgeoises » (exemple : Emma Bovary, type universel de la « bourgeoise ») des filles du peuple (exemple : Gervaise dans *L'Assommoir*) et comparer, selon leur classe sociale, la manière dont elles sont inféodées aux hommes. Mener la comparaison avec toute la classe.
- dans la **littérature belge** : faire la même chose au départ des extraits de Suzanne Lilar, Marie Gevers, Madeleine Bourdouxhe, Robert Vivier, etc. Distribuer les auteurs par petits groupes et demander à chaque groupe de présenter la comparaison à la classe.

Activité 2

Faire une recherche sur l'évolution de la condition de la femme en Belgique de la fin du XIX^e au XXI^e siècle : quels changements (politiques, juridiques, sociaux, scolaires...) ont permis son émancipation ?

Pour mieux comprendre, s'aider d'extraits du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir.

Éventuellement travailler conjointement avec le professeur d'histoire.

6.2. Préparation de la visite du musée

○ Visite en éclairneur

Diviser la classe en petits groupes de trois élèves.

Organiser une première visite au Musée Fin-de-Siècle de Bruxelles pour :

- a) **chercher des peintures de l'époque de Baillon**

Quelques incontournables :

- *Léon Frédéric* (Bruxelles 1856–1940. Réaliste, attaché à montrer la misère du peuple, puis symboliste)
- *Rik Wouters* (Malines 1882 – Amsterdam 1916. Fauviste brabançon)
- *Léon Spilliaert* (Ostende 1880 – Bruxelles 1946. Peintre original, entre symbolisme et expressionnisme, angoissé comme Baillon)
- *Jean Brusselmans* (Bruxelles 1884–1953. Fauviste puis expressionniste)

Il y a beaucoup d'autres peintres encore...

Ici, le professeur peut, au préalable, choisir un tableau et en partager l'analyse, dans toutes ses composantes et sa symbolique, avec les élèves.

- b) choisir, par groupes, une peinture qui représente une figure féminine (elle peut être entourée d'autres personnages)**
- c) prospecter dans la boutique, ou plus tard sur Internet, la reproduction du tableau choisi**

○ Retour en classe

À l'école, à partir de la peinture, écrire un texte qui donne vie et pensée à la femme représentée dans le tableau choisi (au présent et à la troisième personne).

Tenir compte des éléments du tableau qui donnent des indications sur sa vie, sa personnalité, ses activités...

Rédiger, à la manière de Baillon, un texte d'une quarantaine de lignes.

Essayer le plus possible de « dire » la femme, ce qu'était la femme, cette femme, et son quotidien.

Constituer un petit dossier dans lequel sont reproduits les peintures et les textes rédigés par les groupes d'élèves.

Chaque groupe y ajoute une notice d'une dizaine de lignes sur le peintre et sa place dans la peinture belge.

6.3. Visite du musée

Avec toute la classe, s'arrêter devant les tableaux analysés dans le cadre de la réalisation du dossier, s'asseoir et écouter la présentation de chaque groupe.

Distribution des dossiers à tous les élèves.

7. La documentation

Lucien BINOT, *André Baillon. Portrait d'une folie*, Bruxelles, Le Cri, 2001.

Frans DENISSEN, *André Baillon. Le gigolo d'Irma Idéal*, Bruxelles, Labor 2001.

Robert FRICKX, Raymond TROUSSON *et al.*, *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, Paris/Gembloux, Duculot, 1988.

Jean-Pierre BERTRAND, Michel BIRON, Benoît DENIS, Rainier GRUTMAN, *Histoire de la littérature belge francophone. 1830-2000*, Paris, Fayard, 2003.

Michel JOIRET et Marie-Ange BERNARD, *Littérature belge de langue française*, Bruxelles, Didier Hatier, 1999.

Marc QUAGHEBEUR, *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des Lettres belges de langue française, 1982.

Marc QUAGHEBEUR, *Balises pour l'histoire des Lettres belges de langue française*, Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord », 1998.

Pierre SCHOENTJES, « Postface », in BAILLON André, *Histoire d'une Marie*, Bruxelles, Espace Nord, n° 118, 2013.

Pascale TOUSSAINT, *C'est trop beau ! trop ! Cinquante écrivains belges*, Bruxelles, Samsa, 2015 (accompagné d'un cahier pédagogique disponible sur demande via l'adresse samsa@samsa-editions.be).

■ **Pour aller plus loin** : exploration culturelle

→ regarder le film *Les Convoyeurs attendent* de Benoît Mariage (1999) : histoire d'une famille qui vit dans une région industrielle, avec sa culture populaire, sa misère quotidienne et ses rêves.

→ regarder les films *Rosetta* (1999) et *L'Enfant* (2005) des Frères Dardenne.

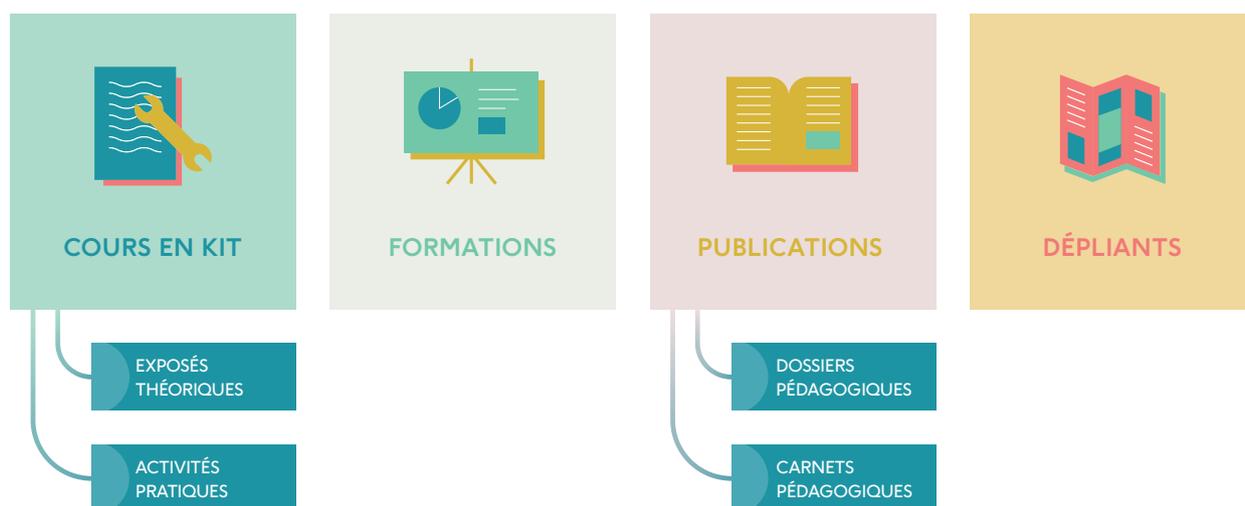
→ écouter *Les six sonates pour violon seul* d'Eugène Ysaÿe (1923), dont la sonate n° 2, section « Obsession ». Ysaÿe disait qu'un vrai maître du violon « doit être un violoniste, un penseur, un poète, un être humain ; il doit avoir connu l'espoir, l'amour, la passion et le désespoir, il a dû vivre toute la gamme des émotions afin de toutes les exprimer dans son jeu ».

→ lire l'article de Jacques Hermans « Qui était donc André Baillon ? » publié dans *La Libre Belgique* le 10 avril 2001 (disponible sur : www.lalibre.be/culture/livres/qui-etait-donc-andre-baillon-51b871d4e4b0de6db9a5a873, page consultée le 14 septembre 2018).

→ consulter le Fonds André Baillon aux Archives et Musée de la Littérature : <http://fonds.aml-cfwb.be/liste?c=ISAD%2000016>

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.